

Interview

Chris Mc Gregor

Photos: Dany Gignoux

**Chris Mc Gregor : Bonjour !
Comment ça va ?**

- Ça va bien, merci ! (rires)
- **Comment se sont passés les deux concerts à Tours, au Petit Fauchoux, en trio ?**

- A Tours ? oh, il y a des gens très gentils à Tours, j'ai bien aimé jouer pour eux.

- **Du public ?**

- Oh, pas trop, car on m'a expliqué que tout le monde était ici, au Mans, alors je suis venu voir !

- **Tu as fait une tournée avec le Brotherhood of Breath en France, récemment, notamment à Nantes ?**

- Au mois de mars oui.

- **Qui était la chanteuse ?**

- Sunti, Sunti Mndebels. Elle est originaire d'Afrique du Sud, et elle vit à Londres maintenant. Elle a fait les «back-up vocals» pour Myriam Makeba, le groupe «Graceland» de Paul Simon, elle est magnifique...

- **Est-ce que tu penses qu'il y a une deuxième génération de musiciens qui viennent d'Afrique du Sud, après la première émigration dont tu faisais partie avec Dudu Pukwana, ou Johnny Dyani, est-ce que l'exode continue ?**

- L'exode s'est ralenti, mais il y a beaucoup de musiciens là-bas. J'étais en Afrique du Sud il y a environ deux ans, et j'ai rencontré plein de formidables musiciens, comme par exemple Rachid, un pianiste avec qui j'ai lié amitié, et ça continue.

- **Mais la situation est la même pour les musiciens actuellement ?**

- J'ai dit que l'exode se calme un peu, parce qu'il y a une certaine volonté de la part de beaucoup de monde, pas seulement les musiciens, mais aussi tous ceux qui voient le monde meilleur, c'est une facilité de dire «anti-apartheid», mais il y a une conviction juste là, on a fait pas mal de pression sur moi, tu vois, dans tout le quartier, j'ai été assez bouleversé par les gens qui voulaient me montrer qu'il y avait une place pour moi là, car il y a un grand vide laissé par ceux qui ont quitté le pays depuis, disons, 1978 environ, il y a une espèce de conscience collective, les gens disent que si tout le monde de bonne volonté part, on est fichu...

- **Est-ce que tu as envie de retourner et de vivre là-bas ?**

- J'ai envie d'y retourner, mais je veux amener mon orchestre avec...

- **Il y aurait des possibilités ?**

- Qui sait ? (rires) Je ne sais pas. De toute façon, cela serait difficile pour quelqu'un comme Sunti, par exemple, car elle a toujours des problèmes avec son passeport, un passeport de l'ONU...

- **C'est à dire que si elle retourne en Afrique du Sud, elle n'est pas sûre de pouvoir en ressortir ?**

- Même pas pour voir son fils ou sa mère,

il faut qu'elle aille les rencontrer au Botswana...

- **Est-ce que le fait que Bota ait dit qu'il allait démissionner peut apporter une solution au problème, est-ce simplement une question de personne ou un esprit général ?**

- Moi, je ne sais pas si ça changera quelque chose, c'est difficile à estimer. Les valeurs officielles sont toujours bien en place. Mais je peux constater qu'il y a une chose qui a changé dans le pays, c'est que maintenant, il y a une prise de conscience de tout le monde, de chaque côté, en fait dans tout le spectre politique, la conscience que ça va changer. Il n'y a plus la rigidité d'avant. Il y a des gens qui veulent que cela reste comme avant mais même pour rester comme avant, cela implique le changement maintenant, c'est paradoxal, mais c'est la vérité. Même les vrais nazis, il y en a pas mal, pour rester dans leur truc, qui ont conscience que cela implique le changement dans leur propre statut, leur propre ville. Ça veut dire qu'ils ont toujours les bons vieux rêves de faire un état blanc et laisser la merde aux noirs...

sont, car ils sont déplacés sans cesse de prison. Tout le monde sait que cela va changer, mais quand ? Ce n'est pas facile à pronostiquer. Quand j'y étais, il y a des choses qui m'ont frappé, par exemple, tout simplement, toute ma vie, il y avait quelque chose qui m'agaçait, dans les années 50, quand j'étais collégien, si je rencontrais un homme ou une femme noirs, il ou elle m'appelait «boss» ou «sir», en français, je ne sais pas exactement, disons seigneur, chef... ça c'est fini. Les mouvements politiques noirs ont été efficaces pour ça... j'ai trouvé ça très plaisant... Pour nous, dans le milieu musical, ce n'est pas la même chose, on ne vit pas la vie quotidienne de la même manière, tu comprends, il a fallu que nous fassions un bout de chemin ensemble avant d'être amis et de pouvoir se regarder en face, mais on y arrive plus vite, c'est très positif. Il y a quelqu'un à Johannesburg qui m'a demandé «Où as-tu acheté ce chapeau, Sir ?», et je lui ai répondu je ne suis pas «sir», je suis Sir de rien du tout ! Et il a ri. Mais il y a vingt ans, c'était un acte de méfiance, l'homme noir se retirait et ne te parlait plus, car il



- **Est-ce que cela vient du fait que les pays à l'extérieur de l'Afrique du Sud ont essayé de montrer la situation ?**

- C'est certain que cela a un effet, mais c'est difficile à mesurer. Pour les gens les plus démunis, il y a une conscience que le monde regarde, il y a une prise de conscience du reste du monde. Mais il y a aussi pas mal de restrictions, il y a toujours les enfants en prison, avec leurs familles qui ne peuvent pas savoir où ils

pensait que c'était un piège...L'esprit des gens travaille, et ça bouge vite...

- **Est-ce qu'il y a une diminution de la censure, dans les journaux, les médias ?**

- Là, je ne crois pas, c'est toujours aussi affreux, affreux, vraiment... Chaque semaine, il y a des interdictions de journaux, des journalistes sont encore en prison pour avoir écrit le nom de Mandela, ça c'est encore illégal, même dans un interview comme celui-ci, on n'en parlera

pas, dans une radio, même privée, même le simple fait de citer les paroles de Mandela, c'est dangereux. Ça tourne au comique, sauf qu'il y a encore des gosses en prison... Pour essayer d'imaginer ce que c'est, il faut transposer l'Allemagne d'Hitler... Moi, je suis allé là-bas car une compagnie de bière voulait organiser des concerts, sous réserve de publicité bien sûr, leur démarche n'était pas foncièrement mauvaise, leur idée était de faire revivre un peu la musique qui manque dans leur tradition du fait de l'exode. Ils ont essayé de faire venir ceux qui pouvaient le faire, c'est pourquoi j'y suis allé. J'ai été interviewé par la télévision, j'ai été pris de court, je ne savais pas ce que je pouvais dire, c'est là que j'ai commencé à comprendre qu'il y avait du changement. Ils ne savent pas où aller, mais ils y vont !

- Tu as enregistré le concert là-bas ?

- Non, malheureusement, car c'était une bonne expérience. Un autre truc qui m'a frappé, c'est l'hôtel où j'ai été hébergé, je savais que si j'étais venu là il y a vingt ans avec un ami noir, on aurait été fichés dehors, et ils auraient appelé la police ! Et là, on était tous ensemble, normalement...

- Ce que tu nous dis là nous fait penser que cela devait être réellement terrible de jouer à l'époque avec des musiciens noirs...

- L'expérience Blue Notes a débuté dans les années 60, et depuis on n'a jamais arrêté, en fait on survivait.

- Vous avez joué dans d'autres pays d'Afrique ?

- Non, je n'ai jamais joué dans d'autres pays de ce continent, sauf en 1984, au Mozambique. J'ai amené le Brotherhood of Breath, on a été invité par le gouvernement du Mozambique, qui ne pouvait rien payer, juste l'hôtel, la nourriture. Mais cette expérience a été super. J'avais grand besoin d'être à nouveau en Afrique, et j'ai trouvé des gens formidables. Et puis six ou sept concerts de suite avec le Brotherhood sans problème de fric, c'était très bien, car justement, il n'y avait pas de fric ! Ça confirme ce que je pense, on arrive à l'âge de l'Aquarius... L'esprit de Maputo était aussi formidable, on ne vit pas là en toute sécurité, mais les choses positives existent. On a formé une équipe de transport et de sonorisation vite fait, très soudée, et j'avais dû réfléchir beaucoup, parce que c'est rare pour quelqu'un comme moi, qui a beaucoup voyagé avec des orchestres, j'avais toujours à considérer la partie économique du projet, c'est le rôle du chef d'orchestre, parce que si tu te plantes, il n'y a pas que toi, il y a aussi tous les autres. Donc il faut agir avec une certaine sagesse économique, les contrats conclus entre toi et les autres musiciens comptent autant et il faut que tu comprennes ce qui se passe, tout doit être correct. Tu dois aussi tout prévoir, et moi j'ai l'habitude, toujours chercher les opportunités, tandis que là, pas un rond, et même si j'en avais eu, cela n'aurait servi à rien. Là, si tu as un problème il faut que tu en parles, et s'il y a une solution, on va te la donner et ça coupait court à tous les malentendus. Il y a une seule motivation, c'est de réaliser les choses.

- Tu n'as joué qu'à Maputo ?

- Oui, car personne ne pouvait garantir notre sécurité. On a eu l'idée de jouer aussi à Baira, ou quelque part à l'inté-

rieur, mais les représentants du ministère de la culture n'ont pas voulu, et je crois que maintenant c'est encore pire, les routes ne sont pas sûres avec les bandits et tout ça...

- Et le Brotherhood va continuer à tourner maintenant ? Il y a un disque prévu ?

- Oui, oui.

- Chez Virgin / Venture à nouveau ?

- Non, là on ne sait pas, c'est toujours à voir, mais oui, on continue.

- Avec le trio ?

- Maintenant, ce sera un quartet, Sunti, Ernest Mothle et Gibert Matthews. Il y a un disque prévu, en Allemagne, on en discute.

- Les anciens disques du Brotherhood of Breath seront-ils réédités en CD ?

- J'aimerais bien ! Il y a un projet, chez Hannibal records, une compilation des deux disques RCA, peut-être remixés, et quelques autres morceaux, dont le disque pour Polydor qui n'est jamais sorti...

- Qui s'appelait «Up to earth». Nous voulions t'en parler, c'est différent d'un test-pressing que nous possédons, et qui date de cette période...

- Oui, sur une face c'est le trio, avec Barre Phillips et Louis Moholo, et sur l'autre face, il y a en plus Evan Parker, Dudu Pukwana, peut-être Mike Osborne, oui, et aussi John Surman, Mongesi Feza, et Danny Thompson, parce que pour une session, Barre était parti...

- Et les disques sud-africains, sur le label Gallo ?

- J'espère aussi une réédition; j'ai une cassette de très mauvaise qualité, mais il y a des choses très valables sur ces disques, d'autres musiciens intéressants, vraiment.

- Et le concert historique d'Antibes, en 1964 ?

- Il existe une vidéo de ça ! Le concert d'Antibes, enfin un petit bout.

- Et peux-tu nous préciser si le Brotherhood of Breath joue sur l'album de John Lennon et Yoko Ono, «Unfinished music life with the lion vol. 2» ? avec aussi John Tchicai, Willem Breuker...

- Enregistré à Cambridge, en 1969. Mais on ne trouve pas mon nom là-dessus ? en fait le concert s'est déroulé comme ça : D'abord Ono et Lennon puis il y avait une quarantaine de musiciens en deuxième partie j'avais été invité individuellement, il y avait aussi Mongesi, Trevor Watts, Dudu, Louis Moholo, John Stevens, tout un tas de musiciens, Tchicai, et à la fin du concert Lennon, certains musiciens ont été jouer sur scène avec. Mais pas moi.

- Tu comptes refaire des disques en solo ?

- Oui, ce n'est pas exclu, mais pas de projet en ce moment, actuellement, toute mon énergie est pour l'orchestre, ça dépend des périodes.

- Comment êtes-vous parti en tournée avec Archie Shepp ?

- On a mis nos têtes ensemble ! Ça a coûté un coup de téléphone aux USA, c'est tout...



- Il connaissait le Brotherhood of Breath ?

- Oh oui, très bien. Qui a suggéré cela ? Je ne sais pas. Quelqu'un m'a demandé un jour «Aimerais-tu jouer avec Archie», moi je voulais bien qu'il joue avec l'orchestre ou le trio, mais lui à dit tout de suite «avec le big band!»

- Tu écoutes d'autres big-bands ?

- Of course, la réponse à votre question est : Oui !

- Qui ?

- Duke Ellington.

- Et des orchestres qui jouent actuellement ?

- Faites-moi une liste !

- Sun Ra ?

- Non. Encore un !

- Willem Breuker Kollektief. Il joue maintenant ici.

- Il y a longtemps que je ne l'ai pas écouté...

- Des nouvelles «d'anciens» du Brotherhood... Mike Osborne ?

- Malheureusement, je ne pense pas que Mike rejoue un jour... Il est dans un asile, il ne reconnaît plus personne...

- Et toi ? On te considère toujours comme un «musicien-paysan» ?

- Non ! tout ça c'est des blagues ! Je suis un musicien, et si je vis dans une ferme, c'est parce que j'ai de la place dans ma salle à manger de mettre deux pianos à queue pour répéter et créer, et en plus, je ne gêne pas mes voisins !

- Merci, Chris Mc Gregor...

Propos recueillis par Alain Chauvat et Philippe Renaud, toujours à l'Abbaye de l'Epau, au Mans.